

ΣΗΜΕΙΩΣΕΙΣ

Σ.103 (Συνέχεια ἐκ τῆς λ. Τσόρλου)
 La division de cavalerie est massée à l'est de Tchoulou, sur la route de Silivri (7 novembre)

Σ.104 - 106 Vers 3 heures, notre infanterie est en retraite du côté de Tchanta, sous la protection de la batterie qui était restée attachée à la division, l'autre ayant été embarquée en chemin de fer quelques jours auparavant pour Tchataldja.

Σ.105 Χάος
 La mission de notre division et des bataillons de Salaheddinbey consistant uniquement à couvrir la retraite et à retarder l'armée de l'ennemi, notre but à est pas de défendre Tchoulou à outrance. Le gros de l'armée ayant déjà pris du champ et ne se trouvant plus en péril, Salih Bey fit rompre le combat. Le mouvement s'exécute très facilement. L'infanterie se dérobe sur la route de Silivri. Quant à nous, nous nous dirigeons vers le nord-est pour aller contourner Ermechéli, point où nous nous trouvons à peu près à mi-chemin entre la chaussée de Silivri et la voie ferrée (τ. λ. Ermechéli).

Σ.108-119 } 8 novembre Notre étape d'aujourd'hui, qui aucun incident n'a marqué, nous a amenés au village bulgare de Djudje-Seiben (à πρὸ Ermechéli), où la population, bien différente de celle d'Ermechéli, nous a fait le meilleur accueil.

Les troupes du 2^e corps qui viennent de passer ici en se dirigeant sur Tchataldja ont observé vis-à-vis des habitants la plus exacte discipline; nous bénéficions de leur bonne conduite. On nous apporte du café. On fait la cuisine pour les hommes. Dans toutes les maisons, dont chacune héberge plusieurs soldats, on voit les fourneaux s'allumer et bientôt les marmites chantent gaiement sur la flamme. Je ne pourrai d'ailleurs participer au festin qui se prépare, car, pour la première journée de service dans le rang, j'ai été envoyé aux avant-postes.

Lieutenant Selimbey.
 (2^e Lancers).
 Carnet de Campagne
 d'un Officier Turc
 (Octobre - Décembre 1913)
 De Sub-Oglou de
 Tchataldja
 Paris 1913
 (Olivier bien aimé
 εγγονὸν τῆς γαλιᾶς
 Αβδὸν Κερὶμ παύλ.)

Je dois commander un poste de dix hommes vers le nord à mi-chemin de Sinekli. Salih pacha en a lui-même désigné l'emplacement, près d'une bergerie.

La situation ne paraît pas dangereuse vers l'ouest, car l'ennemi ne nous a pas suivis et n'a même pas cherché à garder le contact avec notre arrière-garde. Par contre, comme nous ne sommes pas en liaison avec les corps de notre armée qui se retirent plus au nord, j'ai aucun renseignement sur ce qui se passe de ce côté.

Mon premier soin, dès que j'ai procédé à une rapide reconnaissance des abords de mon poste, est d'envoyer deux hommes à la découverte, l'un vers Tcherkesse-Keny au nord-ouest.

L'autre, un brigadier, vers Sinekli, au nord.

Puis je fais manger les chevaux quatre par quatre à tour de rôle et envoie chercher la nourriture des hommes à l'escadron.

L'homme envoyé vers Tcherkesse-Keny revient me rendre compte qu'il n'a rien vu de suspect.

Mais le brigadier dirigé sur Sinekli ne paraît pas.

La nuit tombe. Une heure, deux heures se passent: toujours rien.

Je m'avance jusqu'à la vedette pour observer la route de Sinekli et j'aperçois la petite ville toute illuminée de feux de bivouac.

Cruelle perplexité!

Y a-t-il là-bas, à moins de une lieue de moi, une armée turque ou bulgare?

L'absence de mon brigadier, probablement capturé en s'approchant trop des campements, me porte à accepter la seconde hypothèse. Il faut rester sur le qui-vive. Je double les vedettes et veillerai la première moitié de la nuit pendant que l'unique grade qui me reste, — un excellent brigadier grec en qui j'ai toute confiance, — prendra du repos; il me remplacera ensuite.

Dans la bergerie, je trouve trois paysans bulgares. Ces braves gens se mettent en quatre pour m'être agréable. Leur excellent raki et leurs bonnes histoires m'aident à chasser le sommeil que j'ai peine à combattre après notre longue journée de marche et les oppressions qui m'ont incommodé presque sans trêve. Rien ne vient troubler le repos de mes hommes et je puis moi-même jouir en paix des quelques heures de sommeil dont je dispose.

9 novembre. De mon observatoire d'avant-postes, je voyais très nettement le village de Djudje-Seiben.

Le général m'avait dit la veille, au moment où je partais pour établir mon poste, de rejoindre mon régiment lorsque la division se mettrait en marche.

A 8 heures du matin je vois la colonne se former et s'ébranler vers l'est. Je fais aussitôt rentrer mes vedettes et je me rends auprès du général dans le village de Buyuk-Kilicheli, pour lui faire mon rapport verbal.

Salih pacha ne reçoit un peu froidement et ne fait le reproche d'avoir dérangé tout le monde par une alerte sans raison. Je ne comprends pas ce que cela signifie. — Pardon, mon Général, lui dis-je, de quelle alerte parlez-vous?

— De ton histoire de projecteurs. Je comprends de moins en moins.

— Mais de quels projecteurs.

— Voyons, ce n'est pas toi qui nous as signalé hier, à minuit, que des faisceaux lumineux étaient dirigés sur notre camp?

— Pas le moins du monde, mon Général; j'en entends parler pour la première fois. J'ai vu, en effet, des faisceaux lumineux, mais ils venaient de la mer, par conséquent des unités de notre flotte.

Le général, se tourne alors vers son état-major: — D'où est venu ce rapport? dit-il. On cherche et on finit par découvrir que c'est par le commandant du poste nord-ouest, c'est à dire mon voisin de gauche, que le rapport a été expédié. Salih pacha rit de bon cœur de m'avoir fait un reproche, inmérite et me dit: — Pardon, Selim, je ne suis trompé.

Nous arrivons à Fhenax (sic) au 11^h 30.

Nous voyons de là un spectacle admirable se dérouler devant nous.

D'un côté la Marmara avec le petit port de Silivri, où deux de nos navires de guerre sont ancrés.

A l'est les ondulations minues, mi-boisées, qui se prolongent au nord-ouest.

Tandis qu'au loiz vers le nord, nous découvrons, se détachant à l'horizon, les cimes découpées de la chaîne de Strandja.

Fhenax (sic) est un village grec de quelques centaines d'habitants. La culture du blé et le tabac constituent la principale ressource des habitants.

Nous sommes arrivés depuis une demi-heure, lorsqu'un officier d'ordonnance vient nous dire que le général fait demander tous les officiers auprès de lui.

Il est là, à 200 mètres de nous, l'air triste et abattu.

Nous allons nous former en cercle autour de lui.

— Camarades, nous dit-il, je viens de recevoir un ordre du commandant en chef qui m'appelle à son quartier général de Hadim-Keny. Je dois remettre le commandement de ma chère division qui ne compte plus qu'un régiment et deux, au commandant de la

brigade légère qui est actuellement à Ak-Viran. Je ne puis vous exprimer mon chagrin en vous quittant; — à ce moment il pleure à chaudes larmes. — Je vous remercie tous ainsi que la troupe d'avoir noblement et héroïquement accompli votre devoir. Le destin ne nous a pas donné la victoire, mais du moins nous pouvons porter la tête haute devant la nation. Adieu, mes enfants, et bonne chance! Cinq minutes après je vois mon chef, que j'aime tant, s'éloigner un petit trop avec sa suite vers Tchataldja.

A 9 heures nous arrivons à Ak-Viran.

Nous y rencontrons la brigade légère, massée en colonnes d'escadron, face à l'ouest, avec sa batterie en arrière. —

La brigade légère est en assez bon état. Elle arrive de Serai. Ses deux régiments, le 1^{er} et le 2^e légers, ont leurs escadrons presque au complet. L'un dans l'autre, l'effectif de chaque escadron n'est pas inférieur à 70 chevaux. Je dois ajouter que la brigade n'a pas souffert de feux violents d'artillerie comme notre division; sa mission fut relativement moins dure sur la droite que la nôtre à l'aile gauche. Le commandant de la brigade, le colonel Ibrahim bey, était jadis mon chef de régiment; c'est sous ses ordres que j'ai servi dès le premier jour de ma carrière d'officier. C'est un officier supérieur dont les qualités sont au-dessus de tout éloge. Il a fait ses études à l'école militaire de C/p., pour les compléter ensuite par un stage de trois ans dans un régiment de la Prusse Orientale. Très bon, très courtois avec ses officiers, un vrai camarade, mais en même temps très énergique et très sévère dans le service.

Le soir vers 4 heures, la brigade se met en route pour aller passer la nuit à Dudjehiy.

Le 1^{er} lanciers reste à Ak-Viran, où il fera le service d'avant-postes vers l'ouest sur la route de Sinekli à Tchataldja.

Pendant toute la journée nous voyons venir de Sinekli des colonnes d'infanterie et des bagages de différents corps d'armée qui se dirigent sur Tchataldja.

Après la tombée de la nuit nous allons abreuver nos chevaux à une fontaine à 1 kilomètre au nord de village.

C'est là que nous apprenons par les passants que le choléra fait des ravages sur nos lignes de Tchataldja et à C/p.

Nous rentrons dans le village, nous prenons nos cantonnements dans les quartiers musulmans après avoir placé nos vedettes.

A 17 heures arrive mon ami le capitaine d'état-major Kenan bey avec une escorte. Il vient du quartier général de Hadim-Keny comme chef d'état-major de la brigade; son prédécesseur prend les mêmes fonctions dans une division d'infanterie. Il me fait savoir que la brigade est chargée d'une nouvelle mission qui consiste à retarder au moins pendant trois jours la marche en avant de l'armée ennemie, afin de donner à la nôtre le temps de se retrancher solidement en position défensive sur la ligne de Hadim-Keny.

Dans la soirée, Ibrahim bey a fait sauter le pont métallique de la voie ferrée, près de la station de Kabakdja.

Nous passons la nuit sans aucun incident. 10 novembre. Nous allons rejoindre le gros de la brigade à Indjehiz. 10 novembre Ibrahim bey a expédié des reconnaissances et des escadrons de découverte sur la route de Belgrade et dans la direction de Sinekli.

Vers 1 heure nous entendons des détonations venant du sud.

Quelques instants après, Ibrahim bey reçoit des rapports de ses reconnaissances venant du sud-ouest.

Ils rendent compte que ces sont nos croiseurs de Silivri qui tirent sur les têtes de colonnes bulgares qui débouchent vers Fhenar.

Du côté de Sinekli nous ne voyons encore rien. Notre batterie domine et commande la route parallèle à la voie ferrée. . .

(Παρατήρησις ἡμετέρας βάρης ἐν τῷ Μίτσαν)

11 novembre. La brigade reste à Indjehiz.

Nous allons la rejoindre à 9 heures.

Ibrahim bey nous charge de nous porter sur la route d'Ak-Viran à El-Bassan.

Et de surveiller le secteur Ak-Viran — Kadi-Key — El-Bass

A 11^h30, en exécution d'un ordre qu'il a reçu mon capitaine m'

envoie en reconnaissance avec six cavaliers sur Ak-Viran.

Je vais jusqu'au village. Genevoiszien.

Le cavalier que j'avais envoyé en surveillance sur ma gauche à cause de la configuration du terrain vient me signaler à 2^h30 une colonne importante sur la route de Kara-Sinan. Je me dirige au sud par la vallée du Chéitan-Déré, et je vois en effet une longue colonne d'infanterie marcher sur Kadi-Keny.

J'envoie le renseignement à mon chef et je conserve le contact.

La colonne avance toujours.

A 4^h30, j'entends une fusillade du côté de Kadi-Keny. C'est un escadron de la brigade légère qui a ouvert le feu. Un de mes cavaliers vient me porter l'ordre de rallier le régiment. Quand je l'ai rejoint, l'ennemi est déjà à portée, nous présentant son flanc gauche. Notre mitrailleuse ouvre le feu et les Bulgares s'arrêtent immédiatement pour se mettre à l'abri.

La nuit tombe et nous nous retirons sur Izzedine après avoir laissé un escadron à Tchataldja; la brigade légère vient nous rejoindre dans le village.

(102 ordres au Lt. Milguy)

AKAΔHMH